

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 70 (1925)
Heft: 3

Artikel: Une légende : la faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre [suite]
Autor: Fleurier, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une légende.

La faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre.

(Suite.)

Dans la journée du 2 octobre, qui est décisive, se manifestent les discordances du commandement belge.

D'une part, le commandement supérieur s'est résolu à abandonner la place à ses seules forces ; la défense à outrance lui a paru impossible dès qu'ont été connus les effets des premiers bombardements sur les forts de la ligne principale, c'est-à-dire dès le 29. Et dès la nuit du 1^{er} au 2, il commence à diriger sur Ostende, choisie comme nouvelle base de l'armée, de nombreux trains tous feux éteints, qui emmènent blessés, recrues, prisonniers, impedimenta de toutes sortes. Disons tout de suite que ces transports continueront pendant 7 nuits, sans que l'ennemi s'en doute, et sans même qu'il ait l'idée de battre systématiquement la voie qui, sur 6 km. de longueur, passe à portée de son artillerie.

Désormais la capitulation est dans l'air. Même si les défenseurs de la ligne principale n'ont pas été informés officiellement de la nouvelle décision prise, ils la devinent — comme se devinent toujours à la guerre les mauvaises nouvelles — et ce n'est pas pour leur inspirer l'opiniâtreté.

D'autre part, nous voyons le général Deguise prescrire, dans la matinée, la réoccupation des intervalles perdus au S. de la Nèthe, à l'Ouest de Koningshoyckt, tentative qui échoue, — puis consentir à reporter la défense dans cette zone au N. de la Nèthe, dont les ponts sont détruits. L'après-midi, chute des derniers ouvrages du secteur, sauf de la redoute du chemin de fer (Duffel) et du fort de Kessel. Dans quelles conditions tombent-ils ?

Waelhem « arbore à 17 heures le drapeau blanc. Le commandant du fort, a dû arrêter à coups de fusil les déserteurs qui tentaient de forcer la porte de sortie ». (Normand, page 144.) Débordé sur les deux ailes, le fort est pris d'enfilade par l'artillerie ennemie. « Quant à faire monter sur les remparts les 150 hommes qui restent (sur 500 d'effectif initial), il n'y faut plus songer. Leur épuisement est complet. Ils gisent sur le sol comme des loques humaines incapables d'aucune réaction, attendant la mort, inconscients dans leur abrutissement ». Ce sont les propres paroles de leur chef.

Borschbeeck, évacué depuis la veille, a été occupé par les Allemands à 14 h. Koningshoyckt est également évacué. Les Allemands l'occupent dans l'après-midi. A Tallaert, les Belges font sauter un magasin à munitions avant de s'en aller. Les Allemands entrent dans l'ouvrage sans coup férir.

Enfin la garnison du fort de Lierre, se décide à 18 heures, à évacuer l'ouvrage. Elle le quitte à l'effectif de 3 officiers, 2 médecins et 500 hommes.

En somme, la seule redoute de Dorpveld s'est défendue jusqu'au bout. Waelhem s'est rendu ; Wavre, Borschbeeck, Koningshoyckt, Tallaert et Lierre ont été évacués « de pied ferme ». C'est « l'abandon volontaire¹ ».

Nous verrons, en étudiant l'état de l'artillerie et de la fortification au moment de la chute des ouvrages, ce qu'il faut penser des affirmations d'après lesquelles « les points d'appui permanents auraient été complètement détruits » (Deguise, page 103).

Le 2 au soir, la résistance est reportée au N. de la Nèthe (seul l'ouvrage de Duffel tient encore sur la rive sud). Le gouverneur adopte ainsi définitivement l'attitude défensive.

Le prologue de l'attaque proprement dite avait duré une journée (27 septembre). Il n'en avait pas fallu davantage pour déterminer les Belges à rentrer dans l'intérieur de la position fortifiée. Pour abattre la résistance des forts (1^{er} acte du siège), 5 jours (du 28 septembre au 2 octobre) avaient été nécessaires. C'est sensiblement plus qu'à Namur. La bataille de la Nèthe

¹ Voir plus loin, au « tableau de la chute des forts », le chiffre des pertes subies par leurs garnisons. (Livraison ultérieure, R. M. S.)

(2^e acte du siège), durera 5 jours aussi (du 3 au 7 octobre). La fortune offrira aux défenseurs une chance ultime de se rétablir. Ils ne l'utiliseront pas, mais résisteront derrière la ligne d'eau, plus énergiquement que sur la ligne des forts.

Cette énergie relative de la résistance s'explique :

1^o par la *largeur* de l'obstacle (400 m.) et sa *continuité*, qui donnent au défenseur une impression de sécurité supérieure à celle qu'il pouvait trouver dans les intervalles de la ligne principale.

2^o par la présence des premiers *renforts anglais*.

Les adversaires « quand même » de la fortification permanente seraient portés à attribuer la longueur de la résistance sur la Nèthe à la dissémination de ses défenseurs dans des tranchées sur lesquelles les supercanons seraient restés sans effet. Sophisme démenti dans la suite de la guerre lorsque l'artillerie à très grande puissance se sera multipliée. On verra alors, notamment à Verdun, le 305 s'acharner sur de simples tranchées, les détruire avec autant de précision et plus de rapidité que les ouvrages permanents, et y ensevelir leurs occupants.

Devant Anvers, les Allemands n'ont qu'un petit nombre de supercanons et un approvisionnement limité en obus géants. Aussi réservent-ils ces moyens puissants pour les quelques ouvrages qui résistent encore, Kessel, Broechem, Breendonck. Ils dirigent le feu de leur grosse artillerie de moindre calibre sur les fractions qui tiennent la rive N. de la Nèthe. Cette nouvelle ligne n'est qu'une improvisation. C'est le 1^{er} octobre seulement que deux « têtes de pont concaves » ont été commencées, l'une au nord de Duffel, l'autre à gauche. Le 4, c'est-à-dire beaucoup trop tard, une ligne de repli sera ébauchée sur le front Contich-Bouchout, à 6 kilomètres en arrière.

Dans les conditions précaires où sont ainsi placées les troupes belges, elles souffrent beaucoup du feu de l'artillerie. Leurs pertes sont bien supérieures à celles que les supercanons ont infligées aux garnisons des ouvrages (exception faite pour celle du fort de Waelhem où, le 29 septembre, un obus de 305 pénétrant dans un magasin à poudre mal protégé, provoque des résultats aussi meurtriers que ceux que nous avons relevés à Chaudfontaine, à Loncin, à Cognelée). A cet

égard, voici une citation caractéristique : « Les nombreuses bouches à feu (36 pièces lourdes) qui soutiennent la Ve division de réserve, libérées désormais de toute action contre des cuirassements et maçonneries de béton¹, s'acharnent effroyablement sur les fragiles retranchements des abords de la Nèthe ». (Bulletin belge des sciences militaires, janvier 1924, page 3. *Opérations de l'armée belge.*)

Dans la lutte qui va se dérouler sur ce front de 12 kilomètres, les ouvrages fortifiés ne joueront qu'un rôle restreint. Il s'explique 1^o par la disposition linéaire des forts du secteur attaqué. 2^o par la portée trop faible de l'artillerie des forts voisins. Le « système solidaire » se montrera parfaitement impuissant à jouer, dès que la ligne principale, ou pour mieux dire, la ligne unique, aura été enfoncée sur une largeur suffisante.

Un seul ouvrage flanque immédiatement la Nèthe à gauche, c'est le fort de Kessel au nord-est de Lierre. Mais la destruction rapide de sa traditore de droite l'empêchera presque tout de suite d'intervenir. Un autre ouvrage, un peu en retrait de Kessel, le fort de Broechem, le plus méridional du 2^e secteur, collaborera malgré la distance, à la défense des passages N. de la Nèthe dans la journée des 4 et 5 octobre. A droite, pas d'action latérale possible. Le fort de Breendonck, au sud-ouest, qui avait pu soutenir quelque peu l'intervalle Senne-fort de Waelhem, dans le 1^{er} acte de la lutte, malgré son éloignement, — il y a 8 km. du fort de Waelhem à celui de Breendonck, sans ouvrage intermédiaire, — se révèle impuissant dans le 2^e acte. Il y a plus de 6 km. de Breendonck à la gauche de la ligne de la Nèthe. Les Allemands, qui bombardent d'ailleurs sérieusement ledit fort pour l'empêcher d'intervenir, n'ont donc pas à souffrir des feux flanquants de la défense sur leur droite.

¹ Libérées par suite de la chute ou de l'évacuation prématurée des ouvrages de la ligne principale. Une résistance plus opiniâtre de leurs garnisons aurait eu pour conséquence une résistance plus longue de l'armée de campagne sur la Nèthe. A cette époque de la guerre, les stocks en munitions étaient peu abondants, même dans l'artillerie allemande : les ravitaillements étaient lents, difficiles. Obliger l'assaillant à prolonger ses tirs de 210 et de 150 sur les forts permanents, qui en souffraient peu, c'était l'obliger à économiser ses obus dans les opérations ultérieures où ils gardaient leur plein effet contre des adversaires à peine retranchés. — La loi de répercussion ne s'est jamais plus affirmée que pendant la grande guerre.

Suivant leur judicieuse et constante habitude, ils ont tiré parti d'une lacune de l'organisation ennemie.

Comme à Namur, l'artillerie des secteurs secondaires restera donc inactive ou impuissante, alors que dans la région où se joue la partie décisive, trois ouvrages seulement pourront combattre sur lesquels un seul sera réellement « payé », lorsqu'il tombera. C'est le petit fortin de Duffel. Malgré un violent bombardement de 305, de 210 et de minenwerfer, qui fissure le béton, ses pièces de 57 tirent jusqu'à complet épuisement de leurs boîtes à balles. Le 3, dans la nuit, après autorisation, le lieutenant Hastroy, commandant le fortin, le fait évacuer par ses blessés et ses artilleurs (la garnison comptait 80 hommes en tout), puis, détruit les organes de défense, avant de se retirer lui-même sur l'autre rive. Si la résistance du fortin de Duffel n'est pas aussi héroïque que celle de Dorpveld, elle est extrêmement honorable. La garnison a tenu tant qu'elle a pu lutter. A remarquer que l'efficacité du bombardement ennemi fut fort diminuée par une rangée de grands arbres gênant l'observation.

Au cours de la journée du 3, un événement sensationnel, sinon important, s'est produit : l'arrivée de lord Randolph Churchill, ministre de la marine anglaise, précédant de peu celle de la brigade d'infanterie de marine. Il déclare au bourgmestre d'Anvers : « Je crois que tout ira bien désormais. Ne vous tracassez pas ! Nous allons sauver Anvers¹ ». On peut dire qu'il ne se rendait pas un compte exact de la situation, en prononçant ces paroles qu'il faut croire sincères².

Quoiqu'il en soit, les *marines* portent immédiatement 3 bataillons en ligne devant Lierre, point d'attaque probable des Allemands.

Comment les Allemands vont-ils faire tomber la ligne de la Nèthe ? 1^o en faisant tomber les flanquements. 2^o en crevant sur un point, cette longue ligne droite, qui tombera de proche en proche. Le flanquement central qu'assurait

¹ Paroles entendues par le correspondant américain Alexander Powell (*La guerre en Flandre*, p. 656).

² On trouvera d'intéressants renseignements sur cette visite de M. Winston R. Churchill à Anvers dans l'ouvrage de celui-ci : *La crise mondiale*, p. 301 à 327, Payot & Cie. (Réd.)

le fortin de Duffel n'existe plus. Le flanquement latéral de Kessel n'en a plus pour longtemps. En effet, dès 6 heures du matin, le 4, pendant que l'artillerie de la 6^e division de réserve «mûrit» la ville de Lierre¹, 305 et 420 prennent le fort sous le feu de leurs obus géants. Le fort est très visible ; le réglage se fait donc facilement. A 11 h. 50, les Belges s'en vont. Il reste pourtant 8 tourelles utilisables sur 9. Les Allemands ne pénètrent dans l'ouvrage que le 5.

Le soir du 4, à la suite d'un violent combat, la VI^e division de réserve allemande prend pied à Lierre. Puis le 5, les pionniers de l'armée de siège, qui font preuve d'une audace et d'une ingéniosité remarquables, lancent une passerelle sur tonneaux à 800 m. au sud de la ville, dont la lisière N.-O., battue avec violence par le feu des Anglais, ne peut être atteinte par l'assaillant. Les fractions qui ont passé la Nèthe sont donc étalées sur un front de 3 kilomètres, le dos à la rivière. Pas d'appui de l'artillerie, faute de liaison. Une contre-attaque immédiate pourrait les rejeter dans l'eau. Cette contre-attaque n'a pas lieu.

Comme toujours, lorsque le commandement est divisé, on perd par des palabres l'occasion favorable. Le 5 au soir, un conseil de guerre, présidé par le roi Albert et auquel assiste lord R. Churchill, conclut à la prolongation de la résistance. L'annonce du franchissement de la Nèthe décide le commandement belge à prescrire pour le 6, à 1 h. 15 de la nuit, une contre-attaque générale, ayant pour but de rejeter l'assaillant dans l'eau. C'était déjà un peu tard. Mais on pouvait cependant réussir encore en agissant tous à la fois. Or le général Paris, commandant la brigade des *marines*, déclare qu'il n'y peut participer et laisse les Belges opérer seuls, avec deux régiments seulement. Ils contre-attaquent à l'arme blanche, et par endroits atteignent la Nèthe. Faite sur un plus large front, l'opération aurait probablement donné des résultats décisifs. Mais il y a eu, de la part du commandement belge, comme d'habitude, simple velléité, et de la part du commandement britannique, abstention.

¹ Il semble que, par suite d'un malentendu, les Belges n'aient pas occupé la ville en temps utile et suffisamment en force. La question n'est pas encore éclaircie.

Pourquoi cette abstention ? Elle fut d'autant plus grave, qu'en vertu d'un accord établi le 3, c'est-à-dire le jour même de l'arrivée de R. Churchill à Anvers :

1° Les Belges devaient prolonger leur résistance de 10 jours.

2° Dans les 3 jours, les Anglais « fixeraient définitivement s'ils pouvaient envoyer une force efficace et quand elle arriverait ».

3° Si cette assurance ne pouvait être donnée dans les 3 jours spécifiés, le gouvernement belge serait libre d'abandonner la défense.

L'accord fut accepté le 4 par le gouvernement anglais, et les Belges furent avertis qu'une armée de secours franco-anglaise forte de 50 000 hommes environ, serait à pied d'œuvre le 8 ou le 9.

Dans ces conditions, il était de l'intérêt des Anglais, comme des Belges, de faire durer la résistance. Si le général Paris, chef d'une énergie personnelle éprouvée, refusa de collaborer à ce qui fut le dernier effort effectif de la défense, il faut chercher la cause de sa décision dans des particularités psychologiques dont l'influence fut impondérable, mais non négligeable :

1° Les troupes anglaises de 1914 (du moins les *marines*, formées de soldats de profession), trouvaient l'emploi de leurs qualités traditionnelles d'opiniâtreté et de solidité beaucoup plus dans la défensive que dans l'offensive, ou même que dans la contre-offensive. Observation faite bien souvent par leurs alliés au cours de la première année de la guerre.

2° Elles étaient coûteuses à recruter, difficiles à compléter, enfin toujours peu nombreuses. Les chefs qui en étaient responsables, non seulement évitaient de les gaspiller, mais encore s'en montraient fort ménagers, quelles que puissent être les conséquences de cette parcimonie.

3° Aux yeux des Anglais de 1914, les Belges paraissaient plus comme des protégés que comme des alliés. Risquer des troupes britanniques pour protéger les Belges n'était justifié que jusqu'à une certaine limite, vite atteinte.

4° Enfin, les militaires des deux nations ne sympathisaient pas¹. On l'avait constaté à Waterloo. On le constatait

¹ Les Anglais et nous, nous ne comprenons pas, avouait à l'auteur de ces lignes un officier d'état-major belge. Depuis cette époque, l'état d'esprit a certainement changé.

encore 100 ans plus tard. Le laisser-aller habituel du soldat belge, le désordre bien excusable de l'armée de campagne, après 2 mois de combats continuels, impressionnaient désagréablement les officiers anglais, habitués à l'inaltérable correction britannique. Lorsque le surlendemain, le général Paris décida la retraite immédiate de sa division, il s'appuya sur « l'état lamentable » des troupes belges.

Nous ne prétendons pas expliquer, par ces remarques, toutes les causes qui amenèrent le brusque revirement des Anglais. Le présent travail n'a rien de polémique. Aussi, nous bornerons-nous à mentionner la controverse entre lord R. Churchill et M. Klobukowski, en 1914, ministre de France en Belgique, d'après lequel c'est l'intervention du premier lord de l'Amirauté qui a retardé jusqu'au 7 le départ de l'armée de campagne. Si elle avait eu lieu le 3, a-t-il assuré, elle aurait pu se rétablir sur l'Escaut, et non sur l'Yser. Sujet d'études et de discussions tout indiqué aux écrivains militaires de l'avenir. Sans attendre leur conclusions, on peut souscrire à celle de lord R. Churchill, dans son étude : *Anvers. Histoire du siège et de la chute de la place* ; « On avait perdu un mois... L'armée belge était restée trop longtemps sans secours ». (M. Deguise, ouvrage cité, pages 282 à 288).

Reprenons le récit des événements.

Pendant les dernières heures de la nuit du 5 au 6, les renforts allemands et un groupe d'artillerie ont passé la Nèthe. A midi, Lierre est complètement enlevée. Une brigade belge s'est maintenue avec une remarquable obstination dans la petite ville de Duffel, bien qu'elle soit bombardée sérieusement, et menacée sur sa gauche par la VI^e division. Le 6, dans l'après-midi, elle évacue Duffel, après avoir détruit le pont du chemin de fer. La V^e division de réserve rétablit le passage et franchit la rivière dans la soirée. A gauche, la division de marine échoue une fois de plus. Elle ne passera que le 7 au matin, à Duffel et à Waelhem. La ligne de la Nèthe a donc cédé de la droite à gauche, tandis que la ligne des forts est tombée de la gauche à la droite.

Le 6, à 20 heures, paraît un ordre général prescrivant la retraite de l'armée de campagne et le transfert du commande-

ment à Ostende. Il n'est que temps, car la ligne de communications est menacée. Dès le matin du 7, tous les éléments qui devaient quitter la place étaient sur la rive gauche de l'Escaut. Le roi quitta Anvers le 7, à 15 heures.

Actions d'ailes des Allemands. Après une série de tentatives infructueuses, dont le détail est sans grand intérêt, la 37^e brigade de landwehr, profitant de la brume, arrive le matin du 7 à pousser son avant-garde au nord de l'Escaut, à Schoonaerde, en amont de Termonde. Les Belges (5 brigades) ne contre-attaquent pas.

A leur droite, la 26^e brigade de landwehr avait atteint, le 30 septembre, Beclaer, sur la Grande-Nèthe (en amont de Lierre). Là, elle avait été attaquée sur son flanc par les automitrailleuses de la défense. Dans les jours suivants, elle progresse lentement vers le N. et s'établit face au fort de Broechem et à l'ouvrage de Massenhoven. Dès le 5, le fort a été bombardé au 420 et au 305. Lorsque la 26^e brigade l'occupe, ainsi que Massenhoven, dans la journée du 7, une seule tourelle (75 de défense rapprochée) est détruite. La ligne des forts a donc sauté sur une largeur de 13 km. à vol d'oiseau (de 26 km., en suivant le périmètre extérieur).

Les Allemands ont le souci d'élargir sans tarder cette formidable brèche. Dès le 6, le fort de Breendonck, le plus oriental du 4^e secteur, est pris sous le feu de 3 batteries de 305. Le rôle des forts d'Anvers est désormais fini. Aucun des ouvrages qui restent ne sera défendu.

(A suivre.)

JEAN FLEURIER.

